



HAL
open science

A kind of webcam art

Nicolas Thély

► **To cite this version:**

Nicolas Thély. A kind of webcam art. Les presses du réel. Vu à la webcam (essai sur la web-intimité), Les presses du réel, pp.10, 2002, Documents sur l'art. hal-00637088

HAL Id: hal-00637088

<https://hal.science/hal-00637088v1>

Submitted on 30 Oct 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

A kind of webcam art

Extrait de *Vu à la webcam (essai sur la web-intimité)*, Les Presses du réel, Dijon, 2002.

Présentation

Si à la fin des années 1990, l'utilisation domestique de la webcam était devenue un phénomène de société, il s'agissait dans ce chapitre de montrer de quelles manières les artistes contemporains appréhendaient ce nouveau régime de visibilité et de circulation des images.

Une anecdote

En consultant le journal de Corrie à la date du 3 février 2001, le jour de ses 28 ans, un paragraphe retient l'attention, il est illustré par une image qui porte le titre « webcam art ». Elle représente la sculpture d'un Bouddha posée sur un socle blanc faisant face à un poste de télévision. Il regarde l'image du poste de télévision qui le représente de face, une image captée par une caméra vidéo installée au-dessus du poste. Cette sculpture-vidéo qui s'appelle *TV-Buddha* est une installation de l'artiste coréen Nam June Paik, artiste multimédia, considéré comme le père mythique de l'art vidéo. Plus qu'un simple effet de miroir, ce dispositif pointe la question du direct dans l'art et la représentation : un Bouddha se regarde et produit une image immuable, tandis qu'un spectateur qui se regarde peut douter de la valeur de l'image, et penser à un enregistrement. Cette installation a connu de nombreuses versions, mais la première, date de 1973. Elle se trouve actuellement au Stedelijk Museum, le musée d'art contemporain d'Amsterdam où habite Corrie et Rickert. Mais Corrie ne connaît ni Nam June Paik ni ce TV-Buddha qu'elle interprète comme un clin d'œil à son dispositif : « Ma mère m'a envoyé cette carte d'anniversaire. Elle l'a achetée au Stedelijk Museum à Amsterdam. C'est une photographie d'une œuvre de leur collection, TV-Buddha. Un Bouddha est assis devant une télévision, sur laquelle on voit sa propre image. Une sorte de webcam art.»

Entre performance et art de la télé présence

Comme les artistes de la performance des années soixante-dix, Bruce Nauman, Marina Abramovic, Vito Acconci ou William Wegman, Jennifer Ringley se sert d'une caméra de vidéosurveillance. Cependant, elle ne présente aucune proposition plastique, elle enregistre tous les détails de son mode de vie très ordinaire. Rickert et Corrie, Ashley et

Chris, Shannon, et Nerdman sont des amateurs qui créent un nouveau genre de productions. À aucun moment dans la rubrique FAQ (Frequently Asked Questions) de leurs sites internet, ils ne prétendent faire quelque chose d'artistique : le seul talent qu'ils souhaitent mettre en avant est leur capacité de développeur de site internet. Leurs pratiques se situent donc délibérément en dehors du champ de l'art.

On ne peut néanmoins s'empêcher de chercher quelques filiations artistiques, moins du côté de la performance que de celui des prémices d'un art en réseau, d'un art de la téléprésence tel que la pièce *Hole in Space* de Kit Galloway et Sherrie Rabinowitz. En 1980, les deux artistes ont organisé une rencontre inédite, en direct, entre les passants d'une rue de New York et une autre de San Francisco à travers un écran vidéo et une caméra reliée par satellite. *Hole in Space* : un trou dans l'espace physique qui dura plusieurs jours et nuits, au début dans l'indifférence générale, puis les passants se prirent de passion pour le phénomène et se donnèrent rendez-vous devant les écrans. La connexion visuelle entre deux villes, deux espaces, San Francisco et New York. Une visioconférence à grande échelle bien avant la mise en place sur Internet d'interface de visioconférences tels que Icu2 ou NetMeeting.

Circuit fermé

Cependant c'est davantage vers un art du circuit fermé qu'il faut se tourner pour trouver une filiation plus directe avec les webcams : vers le *TV-Buddha* (1973) de Nam June Paik, prototype artistique de la webcam, et vers les nombreux dispositifs en circuit fermé de Dan Graham. L'installation *Present Continuous Past* (1974) est constituée d'une pièce blanche dans laquelle un moniteur incrusté dans un mur face à un miroir diffuse les images par une petite caméra vidéo située au-dessus de lui avec quelques secondes de retard. Le temps réel est devenu différé. Le passage du temps est rendu plus perceptible.

On pense également aux dispositifs de Bruce Nauman tels que *Live Taped Video Corridor* (1969), *Around the Corner Piece* (1970). Bruce Nauman expose début 2002 au Dia Center à New York *Mapping the Studio*, une pièce dont le principe recoupe celui des webcams. Il s'agit d'une installation à grande échelle : sur sept écrans sont diffusées des images verdâtres, images infrarouges captées par des caméras installées dans "atelier de l'artiste. Durant l'été 2000, Nauman a filmé les courses de son chat pourchassant les souris la nuit. On ne peut s'empêcher de penser à la webcam infrarouge installée dans le salon des Cute Couple où l'on voit leur chat dormir sur le canapé du salon.

L'artiste au travail

C'est du côté de Matthieu Laurette qu'il faut se tourner pour trouver une des premières propositions artistiques utilisant une webcam. En 1997, l'artiste français expose au FRAC Languedoc-Roussillon *Artist's Studio Spycam*. Matthieu Laurette a installé une webcam dans son appartement. Les images sont diffusées en direct sur un écran placé dans l'espace d'exposition à Montpellier. Pour Laurette, il s'agit de s'interroger sur la notion de travail, elle montre un artiste au travail, tout comme elle permet de donner un autre statut à la notion d'exposition. « Le vernissage, c'est la fin d'un processus de gestation du travail. Le jour du vernissage, le visiteur arrive toujours avec un temps de retard. L'œuvre a déjà été réalisée. »

Cette pièce est *in progress*, elle ne dure que le temps des expositions dans lesquelles elle est montrée. Pour sa première version au FRAC Languedoc-Roussillon, le dispositif a fonctionné pendant un mois et demi. Aucune contrainte ne s'exerce sur l'artiste, il n'a pas à animer l'image, ni à réaliser une quelconque performance. De plus, un contrat moral s'applique dans les différentes versions du dispositif : Matthieu Laurette doit toujours utiliser les méthodes et les techniques *low tech*, c'est-à-dire conserver un aspect amateur et toujours diriger la webcam vers le lieu de travail. La caméra est donc posée sur l'unité centrale de l'ordinateur, légèrement inclinée, avec un angle de prise de vue très ouvert.

La webcam permet de donner des informations sur l'idée d'un travail en train de se réaliser, mais ne retransmet aucun moment d'intimité. « Le travail ne donne jamais d'information sur la vie privée. » Matthieu Laurette reconnaît également que le dispositif de la webcam est un dispositif qui préserve une part d'intimité: « L'image est moins envahissante que le son. Avec l'image seule, il y a encore une part d'intimité, on peut se cacher. » Aujourd'hui, *Artist's Studio Spycam* en est à sa troisième version. Pour Matthieu Laurette, elle représente les débuts d'Internet, : « Je me souviens, j'étais très excité de produire cette pièce, car elle me permettait d'utiliser Internet pour ce qu'il est. J'apprécie l'effet produit par les images de webcam. Leur lenteur omniprésente, c'est-à-dire le temps illimité. Avec Internet, il n'y a pas de format. C'est la raison pour laquelle j'ai réalisé cette pièce : pour confronter le format de l'exposition au format du travail et les formater sur Internet. »

Le devenir des images de webcam

En novembre 2000 à Bourges à la galerie du Haïdouc, Christophe Guillon exposait une série de films construits à partir d'images de webcams. L'artiste éclaire sous un autre angle le phénomène des webcams. En concentrant son intérêt sur ses images venues d'ailleurs, retransmises sur son écran d'ordinateur, il pointe le devenir des images colportées par le réseau. Situées sur des lieux géographiques bien précis, ces webcams correspondent le plus souvent à l'image que l'on se fait d'un pays ou d'un lieu caractéristique. Les pièces que présentaient Christophe Guillon sortent du carcan habituel des discours qui conçoivent les webcams comme le prolongement des caméras de vidéosurveillance, stigmatisant exhibitionnisme et voyeurisme sur le réseau.

En écoutant et en observant Christophe Guillon installé devant son ordinateur, on a l'impression que les webcams contribuent à renouveler son horizon quotidien. Un simple clic sur une liste de webcam, et immédiatement s'offre à lui une mosaïque d'images. De Londres à Paris en passant par New York, Johannesburg et Tokyo, son écran d'ordinateur se transforme en mappemonde animée. Des visions urbaines auxquelles se mêlent des images plus confinées : des intérieurs d'appartements, des couloirs de prisons américaines, des halls d'aérogare, des cafés et des boîtes de nuit ...

Le réseau produit des images éphémères : des photogrammes d'un film qui disparaîtrait au fur et à mesure qu'il se construit. Un film fait de plans fixes, composé d'histoires individuelles, ayant pour décor les rues et les façades des grandes cités urbaines.

Plus précisément, Christophe Guillon a trois horizons, tous situés aux États-Unis: Times Square, l'appartement d'une américaine et les rues adjacentes du Rockefeller Center. Trois horizons qu'il vient continuellement visiter, victime consentante de cette impitoyable dialectique d'apparition et de disparition. Pour répondre à cette perte de mémoire chronique du Web, il commence d'abord par se projeter mentalement dans le réseau, imaginant ce qui se passe là-bas, puis, plus concrètement, il entreprend de constituer des archives. Une entreprise démesurée : grâce à une simple manipulation

technique, un « raccourci clavier », il prend des photos d'écrans où sont retransmises les images provenant de ses webcams favorites. Chaque image est datée et répertoriée. Puis elles sont assemblées comme sur une bande filmique, donnant naissance à de courtes séquences vidéos exposées dans des galeries, c'est-à-dire hors du réseau.

Happening en dehors du Loft

« L'arrivée du Loft en France a été très importante pour moi, explique Nicolas Frespech, j'avais déjà vu sur le Net certaines expériences similaires, mais là, tout le monde connaissait les prénoms des participants, Loana, Kenza, Steevy ... Ce que j'aimais plus que tout, ce n'était pas le montage télévisuel que l'on pouvait regarder le soir à la télévision, mais les plans diffusés en direct sur Internet qui s'éternisent dans un décor de sitcom. » Fin juillet 2001, Nicolas Frespech crée le site *LovoRama*² (contraction de « Love » et de la marque Conforama) qui donne accès à une vue sur un lit Ikea dans une chambre exiguë. « Ce lit est symbolique car c'était celui de Julie et Christophe dans Loft Story. Je l'ai acheté aux enchères à la fin du jeu. C'est ce lit qui a accueilli leur romance, brisant les frontières virtuelles et physiques entre les deux sexes, concluant enfin ce qu'on attendait des lofteurs (le gagnant étant obligatoirement un couple). »

Nicolas Frespech décide de décontextualiser ce lit symbolique en l'installant dans un bureau, austère et exigu comme le sont encore les chambres d'étudiants dans les citées universitaires. Il installe une webcam achetée dans un supermarché, la dispose en plongée pour accentuer l'impression de surveillance. Tous les soirs du 30 juillet au 29 août 2001 entre 19h55 et 20h, des proches de l'artiste venaient le voir et s'installaient sur le lit. Ils buvaient, discutaient, fumaient tout en regardant parfois la caméra, réalisant ainsi des actions similaires à celles diffusées par la chaîne M6 pour le jeu Loft Story, à la différence près que la webcam de Nicolas Frespech ne diffuse pas de son.

Avec un tel dispositif, Nicolas Frespech stimule l'attente des internautes : « Comme il y avait un lit, les surfeurs attendaient de notre part qu'il y ait de la baise, du porno amateur ! Les réactions allaient pour la plupart dans le sens d'un reproche sexuel ! Une webcam avec un lit mais pas de sexe, ils avaient un sentiment d'arnaque ! Aucun protagoniste filmé n'est cité, nous sommes tous restés dans l'anonymat complet. » Tous les soirs durant un mois, Nicolas Frespech et ses amis se sont donc tenus à « cette douce contrainte et faire ce happening autour du seul intérêt de cette scène : un lit Ikea à forte valeur ajoutée ! » Aujourd'hui, sur le site *LovoRama*, on peut ore consulter un compte-rendu des actions sous forme images fixes. « La webcam est tour à tour espionne et fabrique des souvenirs » conclut Frespech.

Les artistes semblent donc avoir une préférence pour la webcam de base, celle que l'on trouve dans les supermarchés, que tout à chacun peut se procurer. Alors que les webcams tendent vers la rigueur de leur dispositif et la qualité des images données à voir, les artistes paraissent au contraire très enclins à tirer profit du caractère précaire de l'image.

Notes :

1. « My mom sent me this birthday cardo She bought it in the Stedelijk Museum in Amsterdam. It is a picture of a work of art of their collection. TV-Buddha. A Bouddha sitting in front of a tv, on which you see an image of it from the front. Kind of webcam art ! » Extrait du ScrapBook de Corrie (3 février 2001).
2. Son adresse est <http://www.lovorama.com>